

# LA COMMUNAUTÉ RURALE EXTRÉMÈGNE AU TOURNANT DU XX<sup>e</sup> SIÈCLE À TRAVERS SA LITTÉRATURE ORALE

Nadia AÏT BACHIR

*Université Paris 8*

L' intérêt pour le folklore en Espagne, au tournant du xx<sup>e</sup> siècle, coïncide avec un moment clef de son historiographie. Le pays est affaibli par la perte de ses colonies d'outre-mer (1898), événement révélateur de la lente agonie dont il est victime depuis la Restauration (1876). L'élite intellectuelle de l'époque, soucieuse du devenir de la nation, pense qu'une des voies envisageables pour sa reconstruction serait d'appréhender son essence. Selon Miguel de Unamuno, celle-ci se cristallise dans la figure du peuple, de son travail, de ses pratiques, de ses croyances, en un mot, dans ce qu'il définit par le terme de *Intrahistoria* :

El fondo silencioso y estático de la historia lo constituye la tradición, la intrahistoria (...) La intrahistoria equivale a «la vida silenciosa de los millones de hombres sin historia que a todas horas del día y en todos los países del globo se levantan a una orden del sol y van a sus campos a proseguir la oscura y silenciosa labor cotidiana y eterna (...)»<sup>1</sup>

Une des alternatives — voire l'aboutissement — du programme «régénérationniste» réside dans la recherche de toutes les manifestations qui tendent à construire l'identité nationale. Ressaisir le passé au profit de l'avenir, telle sera la vocation de ceux qui vont quêter les reliefs d'une tradition antérieure que la civilisation industrialisée élimine peu à peu et dont les communautés rurales sont les dépositaires :

Ya no encuentro en la comarca / los pastores de mi abuelo, que era un viejo patriarca / con vaqueros y pastores que rimaban el vivir. / Se acabaron para siempre los selváticos juglares / que alegraban las majadas con historias y cantares / y romances peregrinos de purísimo sabor ; / para siempre se acabaron los ingenuos narradores / de las trágicas leyendas de fantásticos amores / y contiendas fabulosas de los hombres del honor (...) / Yo quisiera que la Musa de la gente montesina / no durmiera en las entrañas de la hueca vieja encina, / donde herida por los tiempos hosca y brava se encerró<sup>2</sup>

A la même période, les mouvements nationalistes et régionalistes, mécontents de la politique centralisatrice de l'Etat, cherchent par tous les moyens (et notamment la presse), à revendiquer leurs particularismes.

Dès ses premiers mois de parution, la *Revista de Extremadura*, publication qui se définit à la fois comme «régénérationniste» et régionaliste, fondée en janvier 1899 par neuf personnalités locales de la ville de Cáceres, reçoit un grand nombre de travaux sur la dialectologie, sur les superstitions, sur les coutumes inhérentes à la région. La plupart d'entre eux sont signés par des collaborateurs qui travaillent sur le projet de création du *Romancero Español* conduit par Ramón Menéndez Pidal. Parmi eux se trouve Rafael García Plata de Osma, propriétaire d'une demeure à Alcuéscar (Cáceres). Là, il recueille proverbes, chansons et romances, les classe et publie l'intégralité de ses travaux dans la revue extrémègne.

En prenant appui sur les enquêtes de R. García Plata de Osma, nous essayerons de voir dans quelle mesure la littérature orale rend compte de la manière dont l'homme perçoit et interprète son milieu naturel. Nous nous intéresserons aussi aux principales circonstances qui font que cette classe sociale a recours à ces formules mémorisées et transmises de génération en génération par la mémoire collective.

La vie, le travail, les relations entretenues avec autrui («*Lo que mi becina no sabe, a mí bien me place*»<sup>3</sup>), l'écoulement de l'année mais aussi chaque métier (agriculteurs, fileuses, bûcherons, bergers), chaque classe d'âge (adultes, enfants), chaque sexe (hommes, femmes), chaque rôle au sein de la famille (parents, enfants, belle-famille) est défini et caractérisé par une somme de maximes qui régulent leurs décisions, encadrent leurs actes et orientent leur façon de penser. Ainsi, par le biais d'un support autre qu'un texte littéraire ou qu'un tableau, nous sommes à même de dresser le portrait physique et psychologique de la communauté rurale extrémègne.

L'agriculteur doit se servir de ses mains et ne pas craindre le travail physique difficile auquel il est contraint pour subvenir à ses besoins et à ceux de sa famille («*El que tiene manoh, recoge paja y grano*»<sup>4</sup>).

La femme n'est considérée que dans l'accomplissement de ses besognes et sa beauté n'est prise en compte que si son travail est de qualité («*Buena labandera, buena cadera*»<sup>5</sup>). Méprisée par les hommes selon lesquels elle est un être dépourvu de jugement («*Mujé sin freno, mujé sin gobierno ; y si tiene buen marío, hombre perdío*»<sup>6</sup>), la femme est comparée à des animaux («*A la mujer y a la cabra. Soga larga*»<sup>7</sup>). Jeune, celle-ci est tenue pour responsable de la souffrance qu'elle génère dans le cœur de l'amant éconduit («*Corazón de tirano / tienes a beceh, / qu'aunque beg que yo lloro / no t'entristeceh*»<sup>8</sup>) ou de l'échec conjugal. L'adultère lui est imputé («*Dice mi padre, qu'el marío'n casa y el nobio'n la calle*»<sup>9</sup>). Vieille et dans un rôle de belle-mère, elle sème discordes et querelles au sein du ménage de

son enfant (« *Lag suégrah ni con azuca son buénah* »<sup>10</sup>, « *Cuando mi suegra se ríe 'l diablo llora* »<sup>11</sup>, « *Dog cóсах que no berag, / en este mundo traidó: / mujé que desprecie galah / y suegra con corazón* »<sup>12</sup>).

Les enfants, symbole de l'avenir, sont les représentants de l'héritage culturel qui leur a été transmis et qu'ils transmettront, à leur tour, aux générations futures. Leur parler est truffé de proverbes, de chansons, voire de textes parodiés. Ils incarnent la joie, l'insouciance, l'audace. Les enfants se moquent de ceux qui présentent un handicap physique (« *Tódoh log cójoh / ban a Sant'Ana: / yo tambié boy / con mi pata galana* »<sup>13</sup>), des maladroits (« *Un cazadó cazando / perdi' un pañuelo, / y aluego lo llebaba / el liebr' al cuello* »<sup>14</sup>) ou encore des prétentieux (« *Una coguta cantaba / y una mirla le decía: / - No po que téngah tú moño, / téngah tanta fantesía* »<sup>15</sup>).

La littérature orale ne se limite pas à caractériser les activités et la mentalité des hommes, des femmes et des enfants. Elle reflète aussi leurs deux principaux soucis : le travail et la faim (« *El que del campo bien cená quiere* »<sup>16</sup>). Ceux-ci dépendent fondamentalement de la météorologie, facteur que l'homme ne peut maîtriser (« *Salú y mal tiempo peó que sol y enfermo* »<sup>17</sup>).

Le calendrier est découpé selon leurs activités agricoles. Le mois d'octobre est consacré aux semailles. Le paysan tente d'oublier les noires réalités des mauvaises récoltes (« *Las penah que pas' un perro / cuando le cortan el rabo, / esah pasa'l labráo / que siembra y no coge grano* »<sup>18</sup>). Le printemps symbolise non seulement la renaissance de la Nature mais aussi la reprise des travaux champêtres. Les ouvriers agricoles attendent sur la place du village pour être embauchés (« *En la plaza de mi pueblo / esperan loh jornaléroh / el trabajo pá ganá / loh garbánoh del puchero...* »<sup>19</sup>). L'été, saison de la moisson, révélera à l'agriculteur si les mois à venir seront faits d'abondance ou de disette (« *Desgraciáo'l labradó / que siembra y no coge trigo* »<sup>20</sup>, « *Po San Silvestre poco pan y mucho aceite* »<sup>21</sup>).

En réalité, les hommes ne se sentent pas capables d'affronter seuls les désagréments du quotidien. Dans l'angoisse et dans l'expectative d'une bonne récolte, sujette aux affres météorologiques et épidémiques, la population rurale a coutume de s'en remettre aux saints de la religion catholique. Le temps, les dictons et les saints sont étroitement liés. En général, la Saint Marc est célébrée sous la pluie (« *San Márcoh pinta log chárcoh* »<sup>22</sup>). Il est alors imploré pour que la sécheresse ne menace pas les récoltes (« *San Márcoh, bendito, / amado de Crigto, / mándanoh el agua / para log triguinoh / qu'están pequeninoh, / para lag cebag / que no valen na' / para log centénog / que ya balen ménoh* »<sup>23</sup>).

Les paysans établissent ainsi un dialogue harmonieux avec Dieu, grâce aux intercesseurs que sont les saints.

Les fêtes, seul moment de répit, sont attendues avec une grande impatience. Elles offrent à la communauté rurale des moments d'effervescence, de sociabi-

lité. Païennes ou profanes, les fêtes représentent une rupture avec le quotidien, pour une période définie et à un moment précis de l'année. Grâce à elles, le travail et sa dureté sont oubliés au son des instruments (« *Pastores y cabréroh / jacen un baile, / con la pata renquena, / dale que dale* »<sup>24</sup>). Chaque fête renvoie à des rituels. La tradition veut que pendant la période du Carême, qui commémore la retraite spirituelle de Jésus-Christ dans le désert, soient pratiquées la méditation, la privation alimentaire et l'abstinence (« *Miércoles de ceniza, / qué triste biéneh / con cuarentiseih díah / que tráeh de biérneh* »<sup>25</sup>). Les fêtes de carnaval s'éloignent, quant à elles, de la pratique d'un rite liturgique. Là, les scénari sont construits sur l'inversion des rôles et la dérision des autorités (« *El alcalde de mi pueblu / compra güertah y olibáreh / con el dinero que sobra / en la Caja de caudáleh* »<sup>26</sup>). Dans le jeu du carnaval, s'expriment des sentiments occultés le reste de l'année et censurés par les règles sociales.

En somme, le respect de la religion catholique occupe une large place dans la vie des paysans. La représentation du monde qui régit la vie quotidienne du paysan s'inspire en grande partie de la foi chrétienne. La confession, la communion, les sacrements donnés à un malade, la lecture du chapelet sont aussi scandés par des chansons. Le début de la messe est annoncé par :

*A misa tocan: / qué linda misa, / qué linda hora. / Jesucristu la dice, / su Madre l'adora, / no puedo ir a ella, / qu'estoy ocupada, / que baya mi alma / qu'está descansada, / a oír la palabra de Diog / qu'está consagrada...*<sup>27</sup>

Par les quelques exemples retenus, nous avons pu constater que la conception de la vie chez les populations sans écriture répond à des sentiments collectifs, à des croyances communes. Les hommes se rattachent à leur quotidien, à leurs préoccupations, aux fêtes, à la religion, par le biais de formules mémorisées et transmises oralement. Celles-là fourniront la clef à leurs tourments et à leurs décisions. L'accès à la lecture leur étant prohibé, ils ne se fient qu'à ce type d'encadrement, héritage de leurs aïeux. Les modèles reproduits favorisent ainsi la conservation des valeurs traditionnelles.

Fixer la tradition orale, comme R. García Plata de Osma s'est évertué à le faire, encouragera non seulement sa diffusion mais aussi lui permettra de ne jamais disparaître et de devenir un objet de recherche au service des historiens de la littérature, des linguistes, des anthropologues... A l'image de l'archéologue, le folkloriste, dont la tâche principale consiste à collecter, classer et répertorier le matériel, retranscrit, dans un souci d'authenticité et de vraisemblance, les proverbes en respectant la version recueillie et se garde bien d'en proposer une qui respecterait les normes linguistiques et grammaticales.

L'étude de la communauté rurale extrémègne au tournant du xx<sup>e</sup> siècle, par le biais de sa littérature orale, est, comme ce travail a souhaité le démontrer à

travers les quelques exemples retenus, un élément supplémentaire et sous-jacent dans la quête de l'identité régionale et dans l'affirmation de sa singularité.

- 
- <sup>1</sup> M. de Unamuno, *En torno al casticismo*, Madrid, Biblioteca Nueva, 1996, p. 25.
- <sup>2</sup> J. M. Gabriel y Galán, « Los pastores de mi abuelo » dans *Revista de Extremadura*, N°56, février 1904, p. 57-59.
- <sup>3</sup> « *Lo que mi vecina no sabe, a mí me place* », R. García Plata de Osma, « Los sanchicos de Alcuéscar », *op. cit.*, p. 255. La version qui transcrit au plus près la phonétique des dictons sera donnée dans le corps du texte et sera accompagnée en note d'une version en langue standard.
- <sup>4</sup> « *El que tiene manos, recoge paja y grano* », R. García Plata de Osma, « Los sanchicos de Alcuéscar », *op. cit.*, p. 248.
- <sup>5</sup> « Buena lavandera, buena cadera », R. García Plata de Osma, « Los sanchicos de Alcuéscar », *op. cit.*, p. 252.
- <sup>6</sup> « *Mujer sin freno, mujer sin gobierno; y si tiene buen marido, hombre perdido* », R. García Plata de Osma, « Los sanchicos de Alcuéscar », *op. cit.*, p. 253.
- <sup>7</sup> R. García Plata de Osma, « Los sanchicos de Alcuéscar », *op. cit.*, p. 251.
- <sup>8</sup> « *Corazón de tirano / tienes a veces / que aunque ves que yo lloro / no te entristeces* », R. García Plata de Osma, « El corazón y la musa popular » dans *Revista de Extremadura*, N°77, novembre 1905, p. 526.
- <sup>9</sup> « *Dice mi padre, que el marido en casa y el novio en la calle* », R. García Plata de Osma, « Los sanchicos de Alcuéscar », *op. cit.*, p. 254.
- <sup>10</sup> « *Las suegras ni con azúcar son buenas* », R. García Plata de Osma, « Los sanchicos de Alcuéscar », *op. cit.*, p. 254.
- <sup>11</sup> « *Cuando mi suegra se ríe el diablo llora* », R. García Plata de Osma, « Los sanchicos de Alcuéscar », *op. cit.*, p. 255.
- <sup>12</sup> « *Dos cosas que no verás / en este mundo traidor: / mujer que desprece galas / y suegra con corazón* », R. García Plata de Osma, « El corazón y la musa popular », *op. cit.*, p. 526.

- <sup>13</sup> « *Todos los cojos / van a Santa Ana: / yo también voy / con mi pata galana* », R. García Plata de Osma, « Rimas Infantiles » dans *Revista de Extremadura*, N° 44, février 1903, p. 66.
- <sup>14</sup> « *Un cazador cazando / perdió un pañuelo / y luego lo llevaba / el liebre al cuello* », R. García Plata de Osma, « Rimas Infantiles », *op. cit.*, p. 67.
- <sup>15</sup> « *Una cogujada cantaba / y una mirla le decía: / - No por que tengas tú moño, / tengas tanta fantasía* », R. García Plata de Osma, « Rimas Infantiles », *op. cit.*, p. 67.
- <sup>16</sup> « *El que del campo viene, cena quiere* », R. García Plata de Osma, « Los sanchicos de Alcuéscar » dans *Revista de Extremadura*, N° 99, septembre 1907, p. 397.
- <sup>17</sup> « *Salud y mal tiempo / peor que sol y enfermo* », R. García Plata de Osma, « Los sanchicos de Alcuéscar » dans *Revista de Extremadura*, N° 98, août 1907, p. 351.
- <sup>18</sup> « *Las penas que pasa un perro / cuando le cortan el rabo, / eso pasa al labrador / que siembra y no coge grano* », R. García Plata de Osma, « Otoño Popular (Apuntes recogidos en Alcuéscar) » dans *Revista de Extremadura*, N° 6, novembre 1899, p. 376.
- <sup>19</sup> « *En la plaza de mi pueblo / esperan los jornaleros / el trabajo para ganar / los garbanzos del puchero* », R. García Plata de Osma, « Invierno popular » dans *Revista de Extremadura*, N° 12, juin 1900, p. 260.
- <sup>20</sup> « *Desgraciado el labrador / que siembra y no coge trigo* », R. García Plata de Osma, « Invierno popular » dans *Revista de Extremadura*, N° 14, août 1900, p. 363.
- <sup>21</sup> « *Por San Silvestre poco pan y mucho aceite* », R. García Plata de Osma, « Los sanchicos de Alcuéscar », *op. cit.*, p. 247.
- <sup>22</sup> « *San Marcos pinta los charcos* », R. García Plata de Osma, « Primavera popular », *op. cit.*, p. 265.
- <sup>23</sup> « *San Marcos bendito, / amado de Cristo, / mándanos el agua / para los triguitos / que están pequeñitos, / para las cebadas / que no valen nada, / para los centenos / que ya valen menos* », R. García Plata de Osma, « Primavera popular », *op. cit.*, p. 265.
- <sup>24</sup> « *Pastores y cabreros / hacen un baile, / con la pata renqueante, / dale que dale* », R. García Plata de Osma, « La mi nohegüena » dans *Revista de Extremadura*, N° 30, décembre 1901, p. 548.
- <sup>25</sup> « *Miércoles de ceniza, / qué triste vienes / con cuarenta y seis días / que traes de viernes* », R. García Plata de Osma, « Invierno popular » dans *Revista de Extremadura*, N° 9, mars 1900, p. 119.
- <sup>26</sup> « *El alcalde de mi pueblo / compra huertas y olivares / con el dinero que sobra / en la Caja de caudales* », R. García Plata de Osma, « Invierno popular », *op. cit.*, p. 118.
- <sup>27</sup> « *A misa tocan: / que linda misa / qué linda hora. Jesucristo la dice, / su Madre le adora, / no puedo ir a ella / porque estoy ocupada, / que vaya mi alma / que está descansada / a oír la palabra de Dios / que está consagrada* », R. García Plata de Osma, « Devoción oral de Alcuéscar » dans *Revista de Extremadura*, N° 57, mars 1904, p. 133.